LA NISE EN IMAGE DU REBUT MATIÈRES, CORP (U) S ET PRATIQUES AUTOUR DES DÉCHETS

Une exposition de photographies proposée par Sociétés Urbaines et Déchets et l'Agence Française de Développement

Les images des récupérateurs de déchets dans les rues ou dans les décharges mettent souvent en scène des personnes travaillant dans des conditions dégradantes, peuplant des paysages dantesques et évoquant une misère humaine.

Cette exposition de photographies - qui s'interroge sur les rapports qu'entretiennent les sociétés avec leurs déchets - a, au contraire, pour ambition d'attribuer une place prééminente aux portraits de femmes et d'hommes qui peuvent suggérer d'autres histoires à ceux qui les regardent.

Il s'agit ici de les mettre en lumière, débarrassés du stigmate de la misère et de la marginalité qui accompagnent habituellement le contact avec l'ordure : les nombreux entretiens menés avec eux, leurs poses face au chercheur-photographe mais surtout leur travail de métamorphose du rebut en matériaux valorisables en témoignent.

Par-delà le monde, ces "travailleurs des déchets" revendiquent de plus en plus des droits sociaux, mais aussi la légitimité de leur contribution au recyclage, à la gestion des déchets et, plus globalement, à l'environnement.

Ces portraits mettent en image des personnes ordinaires, occupées à réaliser leurs tâches : des travailleurs qui désirent être considérés comme égaux des autres, reconnus dans leur travail et par la société.













CONVOITISES AUTOUR DES DÉCHETS



Dans Lima, les camions de collecte de déchets parcourent les rues en klaxonnant pour que les usagers leur apportent leurs sacs-poubelles. La collecte est ainsi très lente et d'autant plus ralentie par les agents qui ouvrent les sacs pour récupérer les matériaux recyclables afin de les revendre ensuite à un grossiste. Cette récupération est pourtant illégale car elle concurrence l'activité des récupérateurs qui bénéficient de la protection de la "Loi du Recycleur" d'octobre 2009.
Cette photo a été prise avec un simple téléphone portable après plusieurs heures d'attente au côté d'un récupérateur informel de déchets, à la nuit tombante dans un quartier

populaire de Lima.

Lima, Pérou, mars 2015, photo Mélanie Rateau

LE JEUNE HOMME À LA BICYCLETTE



Ivry-sur-Seine, France, juin 2017, photo Pascal Garret, terrain réalisé avec Bénédicte Florin

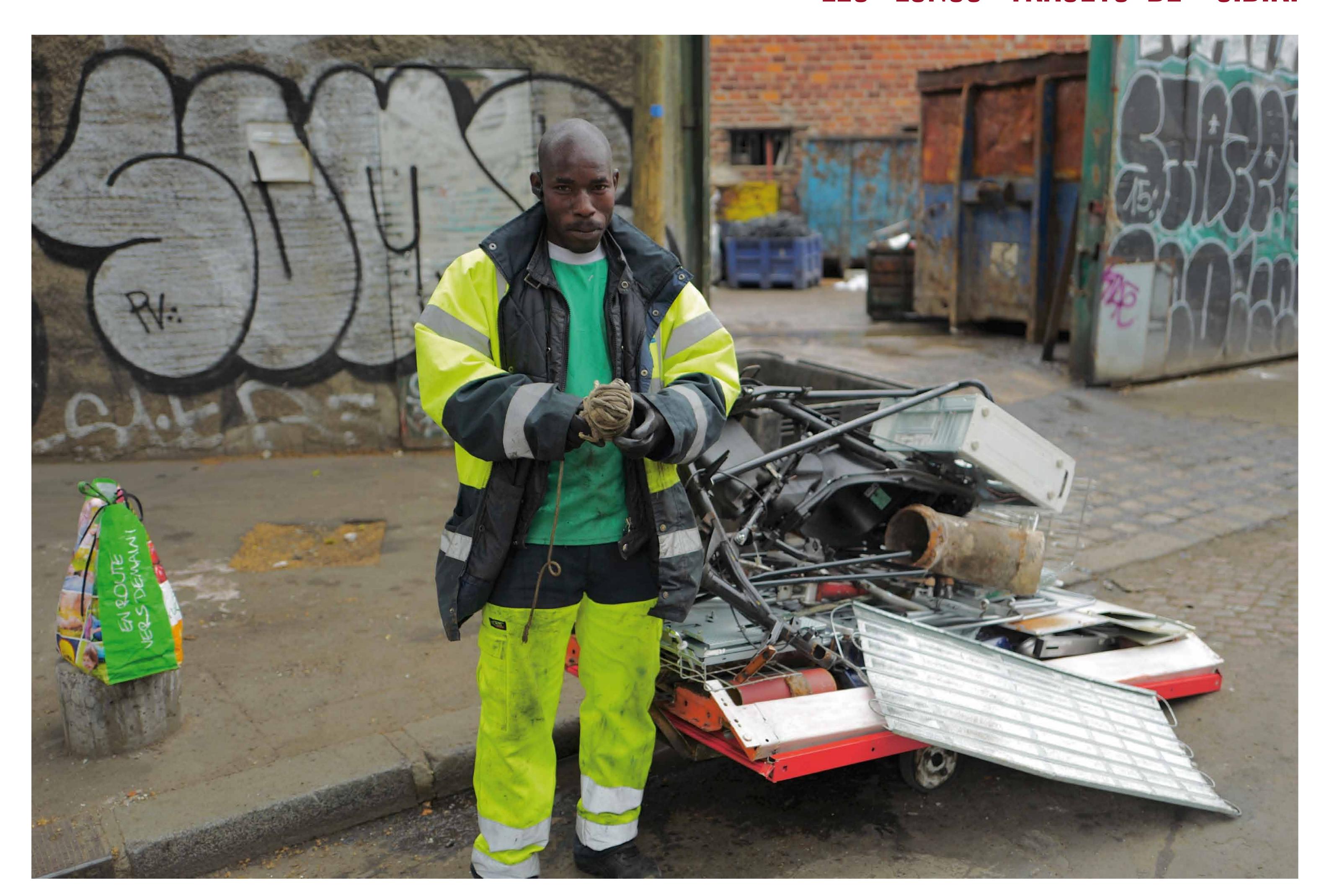
LA DIVERSITÉ DES VÉHICULES DE COLLECTE



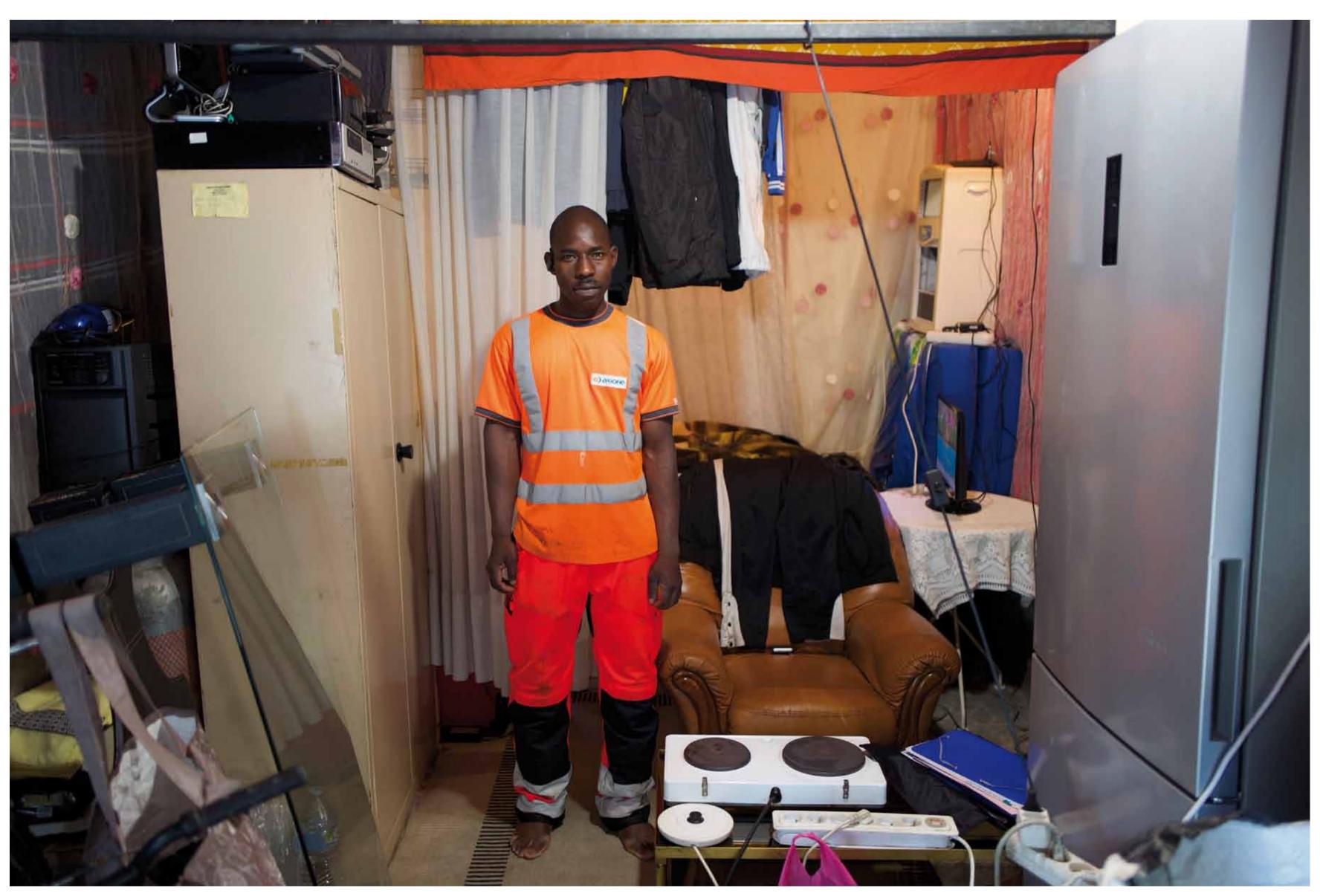
Jusque fin 2013, les récupérateurs utilisaient principalement des charrettes tractées par un animal. Leur circulation a été interdite par décret car elles causaient de nombreux embouteillages et parfois des accidents. Un autre décret de 2013 mit en place le programme de substitution de ces charettes dans Bogotá contre une aide financière pour l'achat d'un autre moyen de transport. Cependant, ce type de véhicule reste le plus utilisé par les récupérateurs, devant les camions et les tricycles. Ils ont bien remis leurs animaux aux autorités, mais maintenant, ce sont les récupérateurs eux-mêmes qui tractent des charrettes de plus petite capacité. Cette photo a été prise lors d'une visite à une association de récupérateurs du District de Kennedy.

Bogotá, Colombie, janvier 2016, photo Mélanie Rateau

LES LONGS TRAJETS DE SIDIKI







Nous avons rencontré Sidiki pour la première fois en 2016 devant une entreprise d'achat de ferraille située à Aubervilliers. Originaire du Mali, il est venu en France clandestinement et il est toujours sans papiers. Depuis 2014, il parcourt quotidiennement de grandes distances à pied dans la banlieue nord de Paris pour collecter avec son chariot à deux roues toutes sortes d'objets en métal qu'il revend à des ferrailleurs. Il porte volontairement des vêtements fluo, comme ceux des agents de la propreté, ce qui entretient une forme de confusion et lui permet de travailler dans les rues sans être trop ennuyé par la police.

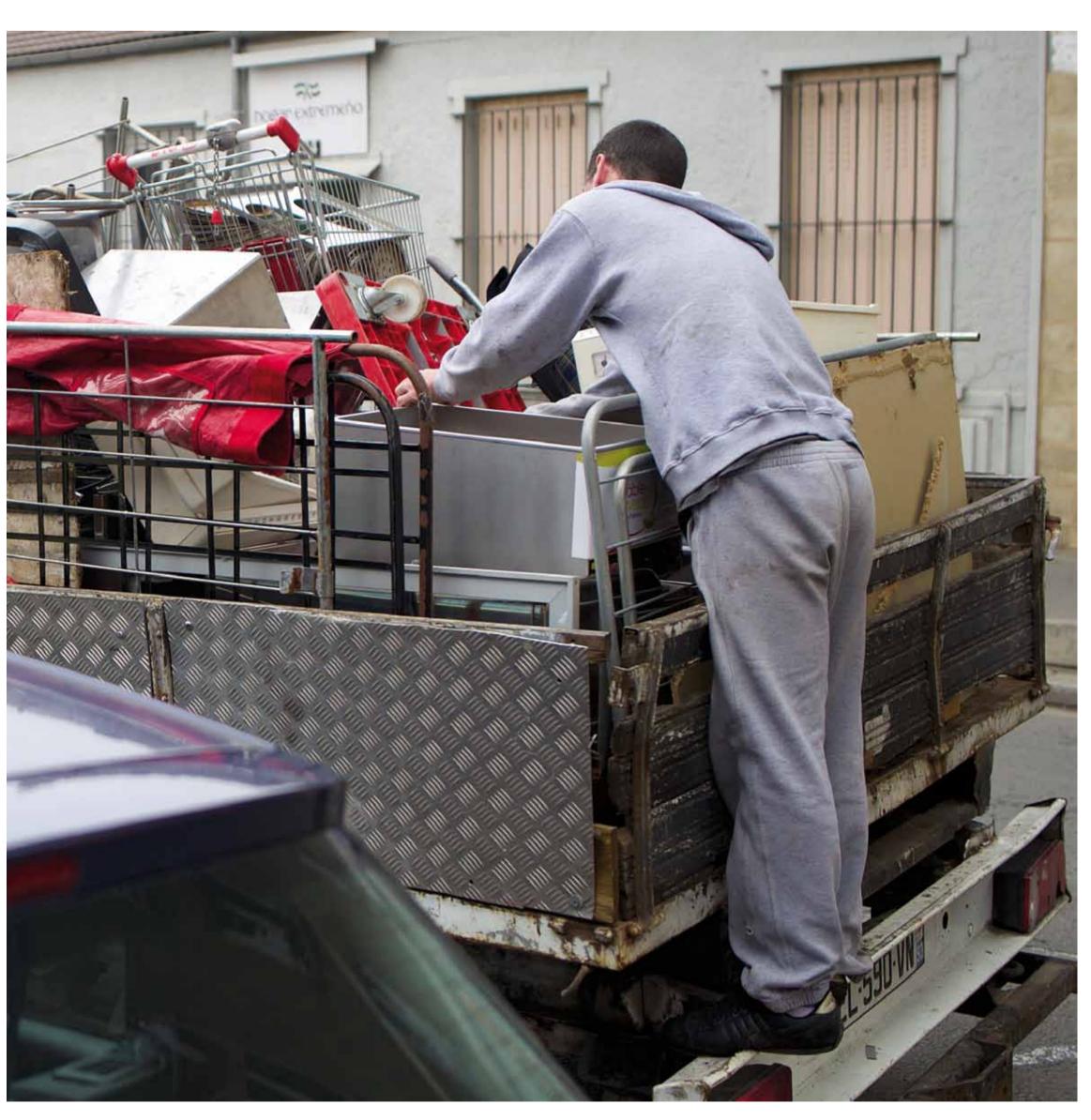
Nous l'avons retrouvé en 2018, logeant dans un garage qu'il a meublé uniquement avec des objets de récupération.

Aubervilliers, France, juin et décembre 2016, juin 2018, photos Pascal Garret, terrain réalisé avec Bénédicte Florin

LA RÉCUPÉRATION: UN MÉTIER QUE TOUT LE MONDE PEUT EXERCER







Nous avons rencontré ce récupérateur à Aubervilliers, devant un grossiste en ferrailles auquel il compte vendre sa récolte du jour. En répondant à nos questions, il nous précise qu'il est français et ne veut surtout pas être assimilé aux "Roms" qui "font la ferraille". Il travaillait auparavant dans le bâtiment mais, sous-payé, il ne gagnait pas assez d'argent pour nourrir sa famille. Il a donc quitté son emploi pour parcourir l'agglomération parisienne en quête de métaux à revendre. En moyenne, il parvient à gagner 1300 euros par mois. "L'avantage de la récupération, c'est que tout le monde peut faire ce métier..."

Aubervilliers, France, juin 2018, photos Pascal Garret, terrain réalisé avec Bénédicte Florin

TIRER SA FORCE DES DÉCHETS



Le travailleur au centre de l'image est l'un des 10 000 "volontaires" qui réalisent la collecte et la récupération des déchets dans la capitale mexicaine. Ceux-ci gagnent leur vie grâce aux pourboires des riverains et à la vente des matériaux récupérés. A Mexico, le système de ramassage est pris en charge à la fois par les services de propreté de la ville et par des récupérateurs, appelés pepenadores. En réponse à ma demande de le photographier, cet homme prend la pose en montrant ses muscles, exposant la virilité de son travail. Sa posture évoque la force : force pour soulever les poids, force pour résister aux dangers, réels et symboliques, associés à la manipulation de matières souillées indissociables de ce métier.

Mexico D.F., Mexique, mars 2012, photo Claudia Cirelli

L'HOMME À L'ESQUIMAU



A Casablanca, les quartiers aisés étant plus difficiles d'accès, certains récupérateurs préfèrent collecter dans des quartiers populaires périphériques, notamment ceux d'habitat non-réglementaire ou de logement social. Certes, ces quartiers offrent moins de matériaux recyclables, mais les bouâra (le mot est dérivé du français "éboueur") y sont davantage acceptés par les habitants et les charrettes tirées par des ânes ou chevaux y sont tolérées par les autorités. Nous avons rencontré ce bouâr au moment où il revenait de sa tournée avec son chargement de polystyrène qui sera revendu comme isolant dans le bâtiment.

Casablanca, Maroc, juin 2015, photo Pascal Garret, terrain réalisé avec Bénédicte Florin

LE PARCOURS DE YUNUS



















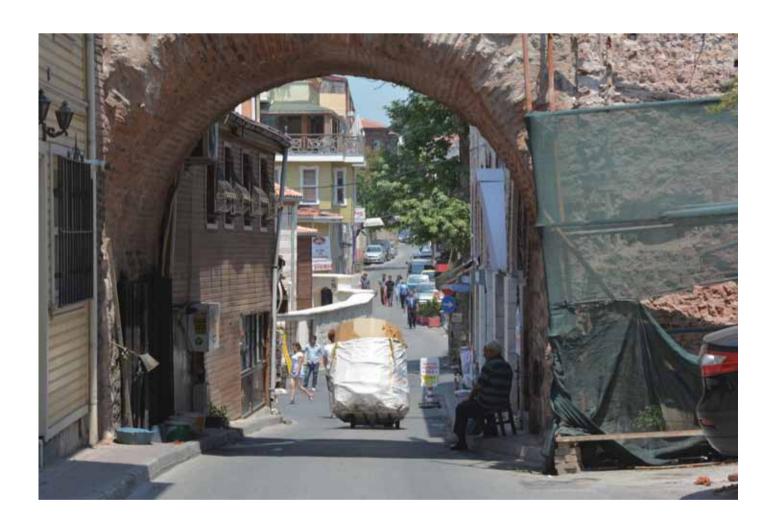


















Durant la longue préparation de l'exposition "Vies d'ordures" qui a été présentée par le MuCEM à Marseille en 2017, j'ai pu suivre un jeune récupérateur de déchets stanbouliote (toplaicilar) lors de l'une de ses tournées quotidiennes dans Eminönü, centre historique de la ville, le 9 juillet 2015.

Yunus a environ 16 ans et il fait partie d'un groupe de jeunes récupérateurs qui sont installés dans une friche urbaine du quartier de Süleymaniye. Cette dizaine de jeunes hommes, tous originaires de la région d'Aksaray, a acheté un camion en commun. L'originalité de cette équipe est qu'elle est organisée sous la forme d'une coopérative, sans patron. Ils travaillent de manière autonome et partagent équitablement leurs gains hebdomadaires, vivant dans une pièce semi-enterrée d'un immeuble en partie abandonné et un terrain vague qui leur sert de lieux de tri et de stockage.

La tournée de Yunus dure environ deux heures pour près de neuf kilomètres parcourus. Il effectue en moyenne quatre à cinq tournées de ce type par jour et ce six jours par semaine.

Istanbul, Turquie, juillet 2015, photos Pascal Garret/MuCEM, terrain réalisé avec Bénédicte Florin

CROCHETS ET PANIERS: LES OUTILS DES RÉCUPÉRATEURS



Cette photographie illustre le mouvement, plutôt lent, des récupérateurs dans la décharge d'Andralanitra, alors qu'ils terminent leur travail en milieu de matinée. C'est la nuit que ces travailleurs, appelés chiffonniers à Madagascar, fouillent la montagne d'ordures pour en extraire les objets les plus lucratifs qui arrivent sur le site. Les paniers et les crochets sont les seuls outils dont ils disposent pour travailler. Ils constituent le premier maillon d'un réseau complexe d'acteurs intermédiaires. Ces matériaux et objets sont ensuite vendus à des grossistes, destinés à des marchés spécialisés du centre-ville ou à des ateliers d'artisans. Les chiffonniers d'Andralanitra ne montrent pas d'hostilité vis-à-vis du photographe. Cette attitude est liée à la médiatisation de l'action menée par le Père Pedro auprès des plus démunis.

Antanarivo, Madagascar, juin 2015, photo Adeline Pierrat

LA SOLIDARITÉ AU MILIEU DES DÉCHETS



Ces "travailleurs des déchets" sont les membres d'une même famille. On les appelle Kosheman qui signifie en amharique "ceux qui travaillent avec les koshasha", c'est-à-dire les ordures. Ils sont la face cachée de la capitale éthiopienne qui connaît des transformations sans précédent, portée par le slogan Clean and green Addis Ababa. Cette photographie est le résultat d'un long processus d'intégration au sein de ces travailleurs, méfiants et peu désireux d'interagir avec moi. Après plusieurs semaines de présence sur le site, j'ai pu, peu à peu, sortir mes notes, les interroger, les photographier... à leur demande. Tant et si bien qu'ils se sont parfois confiés. Cette photographie évoque avant tout la solidarité, non seulement entre les plus démunis, mais aussi entre les générations qui se côtoient sur la décharge.

Addis Abeba, Éthiopie, mai 2009, photo Adeline Pierrat

LA "FEMME-DÉCHETS"



Cette silhouette qui semble se confondre avec la montagne d'ordures est celle d'une femme, l'une des dernières qui n'a pas encore été expulsée en 2012 de la décharge de Koshe Repi. À ce moment-là, plus de la moitié des travailleurs du secteur informel avait été contrainte de quitter le site : en cause, sa fermeture imminente et les projets d'aménagements futurs. Cette femme ramasse le plus de sachets possible, au point de disparaître sous son chargement, notamment parce qu'elle sait que, bientôt, l'accès à la décharge lui sera interdit. Les sacs en plastique sont utilisés comme combustible par les boulangers pour remplacer le charbon ou les excréments de vache. Cette photographie évoque la confusion des acteurs et du paysage lorsqu'il s'agit de déchets, jusqu'à déshumaniser les travailleurs.

Addis Abeba, Éthiopie, novembre 2012, photo Adeline Pierrat

MOOLCHAND



Moolchand est un waste picker qui vient d'Uttaranchal mais qui travaille à South Delhi depuis une quinzaine d'années. Je l'ai suivi à plusieurs reprises et je lui rend visite régulièrement lors de mes missions en Inde. Ce jour-là, il est heureux de me montrer sa carte d'identité de waste picker qu'il vient d'obtenir et qui lui assure une relative protection lors des contrôles policiers impromptus. En février 2018, lors de l'inauguration de l'exposition "The city of waste" à Delhi, Moolchand est venu avec quelques amis prendre part aux échanges se nouant parmi le public sur le statut des chiffonniers en Inde et il a pris la pose devant son portrait.

Delhi, Inde, janvier 2016, photo Rémi de Bercegol et février 2018, photo Pascal Garret

AU VIETNAM, LE RECYCLAGE DES DÉCHETS PLASTIQUES DES PAYS "DU NORD"





Situé dans les environs de Hanoi, le village de Minh Khai est devenu le symbole vietnamien de l'externalisation du recyclage des déchets plastiques des pays "du Nord" vers les pays "du Sud".

Ce sont des conteneurs arrivés du monde entier par le port de Haiphong qui alimentent les usines avec ces matières premières dites "secondaires" venues du Japon, des États-Unis ou d'Europe.

En 2018, environ 1000 tonnes de plastiques arriveraient à Minh Khai chaque jour pour y être recyclées.

Ces arrivages massifs viennent s'adosser à un circuit local de revalorisation des déchets reposant principalement sur le travail des collectrices en porte à porte, à pied ou à vélo.

Dans les usines, on retrouve ces paysannes pauvres dans le rôle d'ouvrières : en amont de la chaîne du recyclage, elles sont les petites mains du tri.

Une porteuse de déchets et ses paniers à Phu Phong, Binh Dinh, Vietnam Photo Mikaëla Le Meur, octobre 2011



Minh Khai, Hung Yên, Vietnam, mai et juin 2014, photos Mikaëla Le Meur

SOUS LE PONT



Après plusieurs enquêtes sur la question des déchets et la pollution plastique au Vietnam, j'ai pris l'habitude de regarder sous les ponts, car on y trouve souvent des amas d'ordures. Un jour, mon regard a été attiré par des plastiques qui flottaient sous une route très fréquentée des environs de Quy Nhon, une ville côtière du centre du pays. En descendant sous le pont, je n'imaginais pas rencontrer une mère et sa fille, dans l'eau jusqu'aux genoux, le dos courbé, occupées à rincer des sacs transparents dans l'eau de la rivière. Afin de compléter les revenus agricoles de la famille, elles récupèrent au port des sacs ayant contenu des fruits de mer, les lavent dans la rivière pour les débarrasser de leur odeur et les revendent à l'une des usines de recyclage de plastique qui ont récemment ouvert dans la région.

Quy Nhon, Binh Dinh, Vietnam, mars 2016, photo Mikaëla Le Meur

"EL TRABAJO NO ES BASURA" NOTRE TRAVAIL N'EST PAS SALE





Ces deux clichés sont pris dans les locaux de la coopérative El Álamo, l'une des douze coopératives intégrées actuellement au service public de propreté urbaine de la ville de Buenos Aires.

La coopérative traite 200 tonnes de déchets par mois. Son travail, associé à celui des autres associations de recuperadores, représente des économies importantes pour la municipalité qui, normalement, paie par tonne de résidus enfouis.

En Argentine, au cours des dernières années, ces coopératives ont fait des progrès significatifs: leur pari a été non seulement d'améliorer les conditions de travail de leurs membres, les capacités de collecte, recyclage et commercialisation des déchets (en court-circuitant les intermédiaires), mais également de gagner une plus grande visibilité pour que leur contribution à l'économie urbaine et à l'environnement soit reconnue.

Buenos Aires, Argentine, novembre 2015, photo Claudia Cirelli

LA JEUNE FILLE À LA PERLE



À Istanbul, peu de femmes travaillent à la récupérations des déchets dans les rues. Ici, cette jeune femme rom de Turquie trie les déchets en plastique avec plusieurs autres femmes de sa communauté dans un des grands dépôts du quartier Süleymaniye. Elle nous a expliqué qu'elle préférait l'activité de tri à celle de la récupération, plus sale, et ce dans l'espace protecteur du dépôt plutôt que dans la rue. Malgré des conditions de travail difficiles, nous avons été très bien accueillis par ces femmes qui, après un long entretien, ont toutes pris plaisir à poser pour le photographe avec une fierté non dissimulée.

La posture de cette femme évoque celle de "La jeune fille à la perle", célèbre tableau de J. Vermeer (1665).

Istanbul, Turquie, juillet 2015, photo Pascal Garret, terrain réalisé avec Bénédicte Florin

LE MILLEFEUILLE DU FERRAILLEUR



Nasim passe devant un amas de tôles froissées et empilées selon une typologie bien précise. La ferraille est classée en fonction de sa composition (fer, fonte, acier) et séparée des autres métaux non ferreux (comme le cuivre, l'inox, le zinc, le bronze, l'aluminium). Pendant notre passage, Nasim prépare un chargement de fer qui alimentera les fonderies de Muzaffarnagar, une ville du Nord de l'Inde à une centaine de kilomètres de Delhi. Avec d'autres ouvriers, il porte à mains nues de lourds panneaux de fer à l'arrière du camion. L'épaisse peau de ses mains, coupées à de multiples endroits, porte le stigmate de son travail éreintant.

Delhi, Inde, février 2016, photo Rémi de Bercegol

LA MAISON-BENNE DU VIEUX COUTURIER



Tesfaye Belaynen, 53 ans, est fabricant d'oreillers à Koshe Repi depuis 24 ans : "Avant j'habitais près de Dässé dans le Wällo (centre-nord du pays). Je suis arrivé à Addis Abeba lors de la famine de 1983-1985. Avant j'étais soldat. Je n'ai pas trouvé de travail, alors j'habite ici, regarde à l'intérieur... Oui, la färänj (l'étrangère) elle peut regarder, je fais de l'artisanat". À partir des bouts de tissus qu'il récupère, stocke et achète parfois aux récupérateurs, il fabrique en moyenne deux oreillers par jour. On aperçoit, au second plan, une benne retournée "aménagée" qui est l'habitation du vieil homme. En me permettant de photographier son refuge, ce récupérateur nous donne à voir son intimité et sa précarité.

Addis Abeba, Éthiopie, avril 2009, photo Adeline Pierrat

À LA SCIERIE DE PARE-CHOCS

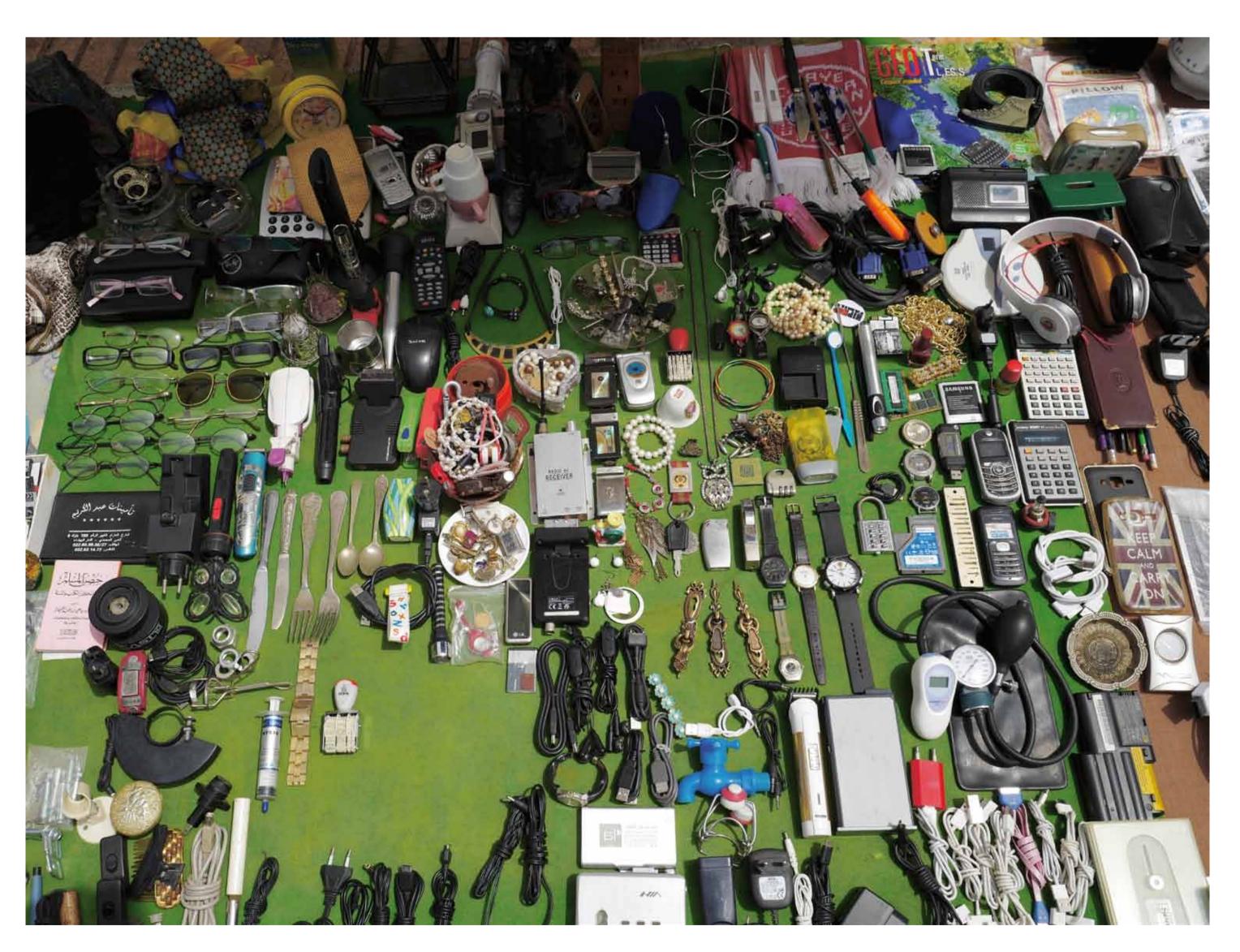


Ces quatre ouvriers sont employés dans une scierie de pare-chocs de voitures, à Tikri Kalan, au sein du "PVC market", un marché spécifiquement dédié à la revente de plastiques en gros, où sont acheminées chaque jour des tonnes de matériaux qui y sont triés, affinés et revendus. Leur travail consiste à découper et à broyer les pare-chocs que l'on aperçoit derrière eux. Il s'agit d'une activité très physique, particulièrement pénible et dangereuse. Leur contremaître les a autorisés à prendre une pause rapide afin que nous puissions discuter quelques instants.

REVENDRE CE QUI A ÉTÉ JETÉ







Nous sommes ici dans le Souk el Mehl, une joutiya (marché aux puces, du verbe "jeter" en dialecte marocain) située dans l'ancien mellah de la médina de Rabat. Les objets découverts dans les poubelles par les récupérateurs changent de main dans ces marchés où ces derniers négocient leurs trouvailles à de petits brocanteurs informels. On y découvre des plaquettes de médicaments entamées, des cassettes audio, des clous et vis et toutes sortes de petites bricoles bien classées en tas ou bien exposées par catégories.

lci, Madani, retraité de la poste, exerce cette activité depuis 20 ans, à la fois par nécessité économique, mais aussi pour la convivialité qui règne dans cette joutiya dont il est une figure emblématique.

Rabat, Maroc, avril 2017, photos Pascal Garret, terrain réalisé avec Bénédicte Florin



Cet homme déjeune dans sa petite boutique à Nangloi, un quartier populaire à l'Ouest de Delhi, implantée juste en face d'un bidonville de waste pickers (chiffonniers). Son travail consiste à récupérer et réparer des grands sacs en plastique, roulés et empilés derrière lui, qu'il revend ensuite aux habitants du bidonville. Ce sont ces larges et épais sacs que les waste pickers portent sur leur dos, et qu'ils remplissent de matériaux glanés lors de leurs pérégrinations en ville. Faute d'un véritable équipement fourni par les autorités, ces simples sacs s'imposent comme l'un des outils essentiels de la collecte des déchets.

Nangloi, Delhi, Inde, janvier 2016, photo Rémi de Bercegol

LA FONDERIE D'ALUMINIUM DE BARAKAT







Les zabbâlîn égyptiens ne se contentent pas de collecter et trier les déchets, ils transforment eux-mêmes certaines des matières récoltées comme l'aluminium. Nous avons été étonnés par la simplicité du système de fonte de l'aluminium : pas de four compliqué, juste un simple creuset en ciment réfractaire avec un système de chauffe dont le carburant est de l'huile de vidange. Une fois le creuset mis en chauffe, les ouvriers vont y déverser les canettes : la chaleur est intense, l'odeur et la pollution indescriptibles. Tout ce qui n'est pas aluminium brûle, puis ce dernier se liquéfie. Avec une casserole à long manche, l'un des ouvriers prélève l'aluminium liquéfié pour remplir des moules en forme de lingots. A plus de 1000 euros la tonne, c'est un métier très rentable pour Barakat, le patron de cette fonderie.

Le Caire, Egypte, février 2017, photos Pascal Garret, terrain réalisé avec Bénédicte Florin

MÂCHEFERS, MÉTAUX FERREUX, AIMANTS, MAINS





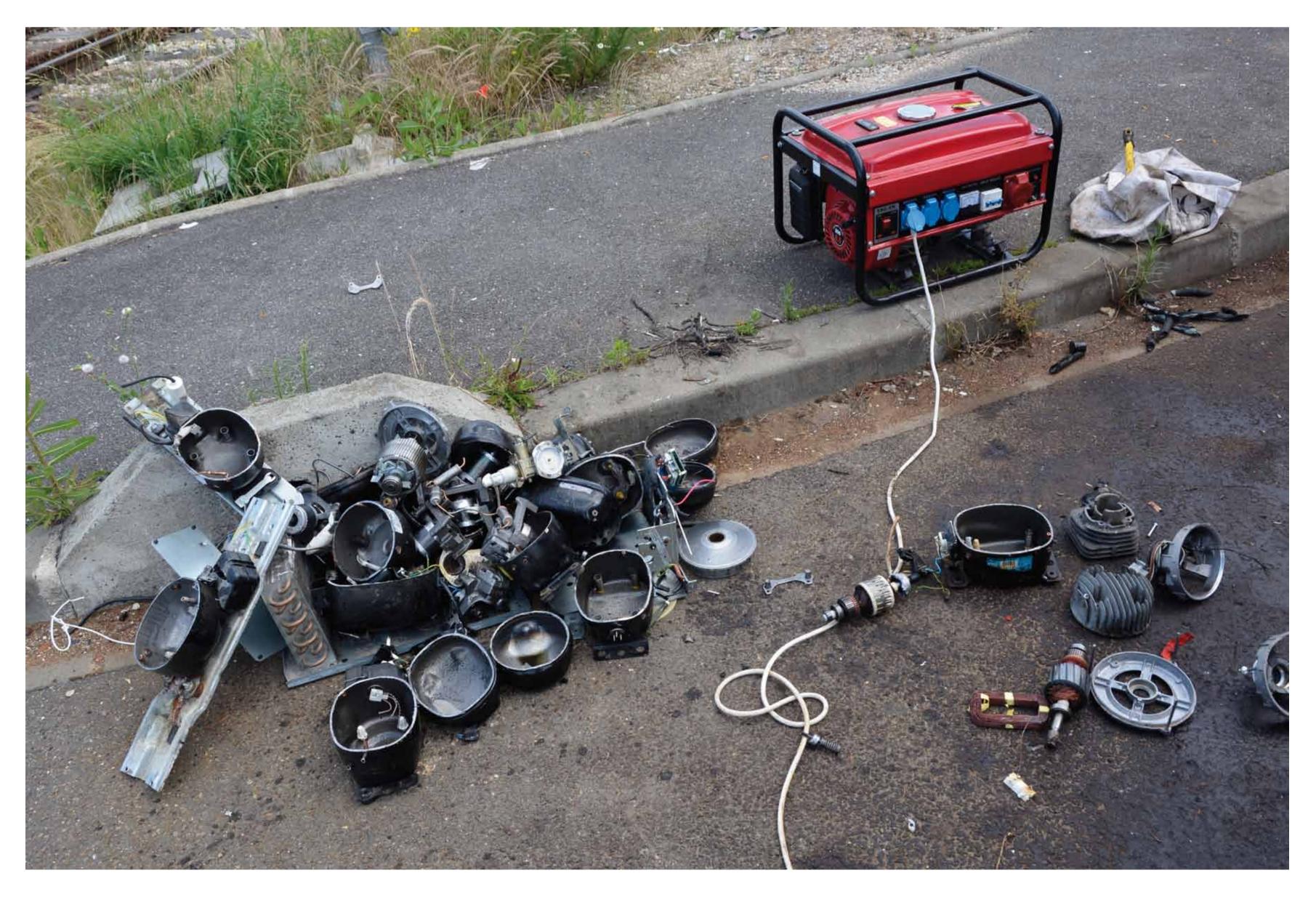


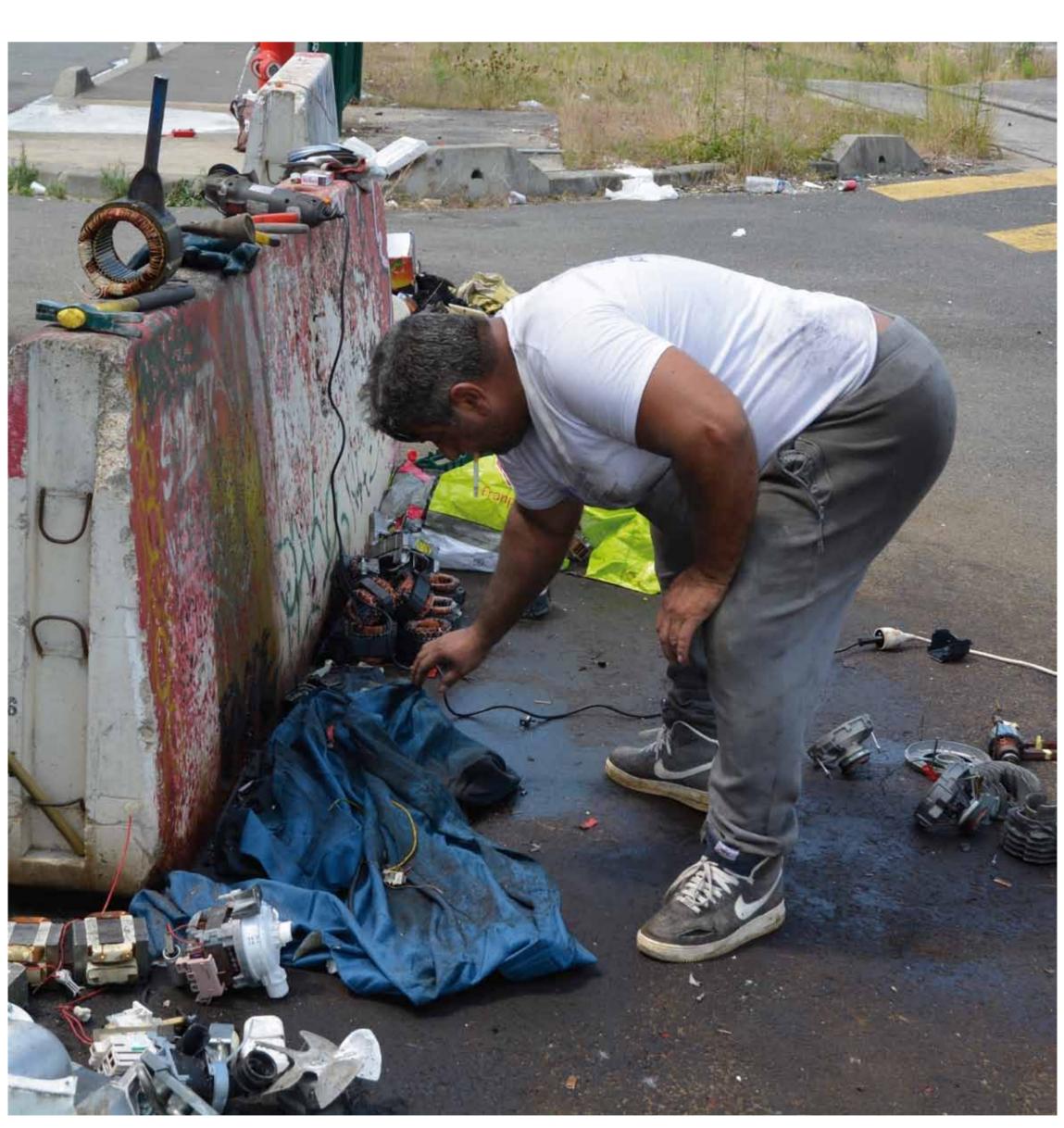
Afin d'éviter au maximum l'enfouissement dans les décharges, la ville de Delhi s'oriente désormais vers l'incinération de ses déchets municipaux. Après combustion, il reste néanmoins toujours un quart du volume initial, réduit sous forme de mâchefers. Devant théoriquement être recyclés sous la forme de briques de construction, ces résidus toxiques terminent en réalité leur vie sur la décharge dans laquelle s'acharnent des récupérateurs. Simplement armés de gros aimants, ils frappent lourdement les cendres noires pour en extraire le métal ferreux, ultime matière valorisable qu'ils pourront revendre aux ferrailleurs.

Décharge d'Okhla, Delhi, Inde, janvier 2016, photo Rémi de Bercegol

LE "CASSEUR" DE MOTEURS







Cet homme est en train de démonter des moteurs pour en séparer les différents composants. Pour ce faire, il utilise une petite tronçonneuse à métal alimentée par un groupe électrogène. Cette tâche lui permet d'en extraire le cuivre, dont le cours est 30 fois supérieur à celui des métaux ferreux.

Nous l'avons rencontré en plein travail dans le port de Bonneuil-sur-Marne, tout près d'un grossiste ferrailleur auquel il revendra sa récolte. Son rythme se divise en deux journées de glanage dans les rues de l'agglomération parisienne suivies d'une journée de démontage qu'il effectue toujours à cet endroit, petit "délaissé urbain" où il sait qu'il peut travailler sans être dérangé.

Bonneuil-sur-Marne, France, juin 2018, photos Pascal Garret, terrain réalisé avec Bénédicte Florin

LE JEUNE LAVEUR DE BOUTEILLES



Mohan dit qu'il a quinze ans, mais il n'en est pas tout à fait certain. Il vient d'un petit village de l'Uttar Pradesh, un État pauvre d'Inde du Nord. Il a trouvé un emploi à Kanchan Kunj, un quartier au Sud de Delhi, dans un hangar de récupération de bouteilles de verre. Les bouteilles usagées y sont amenées par camion, triées selon la marque et la couleur du verre, lavées à la main puis, finalement, revendues à une usine d'embouteillement. Mohan travaille aux étapes de lavage : il plonge une par une les bouteilles dans un bain d'eau savonneuse, les nettoie rapidement et en retire l'étiquette. Il est payé au nombre de bouteilles et ne s'est pas arrêté de frotter alors que nous discutions.

Delhi, Inde, janvier 2016, photo Rémi de Bercegol

L'ATELIER DE RECYCLAGE DE 'ATEF



Au Caire, à Manchiat Nasser, 'Atef récupère ou achète du plastique noir à ses voisins chiffonniers pour le recycler en cintres vendus à des grossistes du centre-ville. Après avoir longtemps travaillé comme porteur de sacs, il devient indépendant en 2004 en achetant pour 800 euros une machine à mouler les porte-manteaux. Depuis, il parvient à gagner environ 80 euros par mois. Si le chiffonnier du Caire représente pour beaucoup une figure archaïque de la pauvreté, le parcours de 'Atef témoigne que les positions sociales et économiques sont très diverses et que sa communauté est loin d'être homogène. Les savoir-faire, initiatives et inventions sont de mise dans les activités des chiffonniers : loin d'être les "éboueurs" de la ville, ils sont avant tout des recycleurs et des commerçants. Ce portrait veut ainsi témoigner de cet aspect de leur métier.

Le Caire, Egypte, février 2008, photo Bénédicte Florin

MUSTAPHA, PATRON D'UNE "GELSSA"



Mustapha est le patron d'une gelssa (terme dérivé du verbe gels, "s'asseoir" en dialecte marocain) du quartier de Lahraouine à Casablanca. Les gelssas sont des enclos de tailles diverses entourés de palissades où sont triés et transformés les matériaux ramenés par les récupérateurs de rue. Mustapha a tenté de créer une "Association de défense des commerçants des matériaux recyclés" afin de plaider leur reconnaissance auprès des pouvoirs publics : "Le but c'était d'aider les gens et d'encadrer les activités en s'organisant en association pour accéder à des droits et aux soins. C'est un métier pas reconnu, mais les gens sont vraiment motivés pour se défendre (...). "Si l'association n'a pas été validée par les autorités, Mustapha continue tant bien que mal à militer : "On contribue à l'économie du pays, c'est grâce à nous que c'est recyclé, sinon, ça serait brûlé."

Casablanca, Maroc, avril 2017, photo Pascal Garret, terrain réalisé avec Bénédicte Florin

DE L'INFORMEL AU FORMEL: VERS L'USINE



A Manchiat Nasser, 60 000 chiffonniers vivent du travail sur les déchets : après une collecte en porte-à-porte, les poubelles des habitants sont ramenées dans le quartier et triées par les femmes, jeunes filles et enfants. Les matières organiques servent de nourriture aux cochons, les autres matériaux - papiers, cartons, tissus, plastiques et métaux - sont recyclés dans les ateliers ou revendus à des grossistes et à des entreprises du secteur formel. Chrétiens coptes en grande majorité, les zabbâlîn (dérivé du mot zabbâl, le déchet) sont très intégrés à la filière économique et aux circuits commerciaux des matières premières secondaires, mais ils restent à la marge de la ville et de la société. Ici, ces hommes chargent des sacs d'une centaine de kilos dans un camion en partance vers l'usine de recyclage.

Le Caire, Egypte, janvier 2010, photo Bénédicte Florin

VERS LA RECONNAISSANCE DES "TRAVAILLEURS DES DÉCHETS"



Les récupérateurs informels collectent les matériaux recyclables en ouvrant les sacs-poubelles dans les rues, alors que ceux qui sont formels, travaillant en collaboration avec la municipalité et les ONG, récupèrent les sacs de déchets recyclables directement auprès des ménages. Cette distinction entre informels et formels découle de la "Loi du Recycleur" d'octobre 2009 qui offre un cadre pour leur formalisation. Forts de cette expérience, certains récupérateurs vont jusqu'à créer leur micro-entreprise d'achat de déchets recyclables qui seront pré-transformés en vue de leur exportation vers la Chine ou les États-Unis.

Cette photo a été prise lors d'une visite, organisée par l'ONG péruvienne Alternativa, d'une micro-entreprise de pré-transformation des déchets.

Lima, Pérou, mars 2014, photo Mélanie Rateau

POSER POUR ÊTRE RECONNUS



A Casablanca, les femmes ne collectent pas dans les rues et elles sont employées exclusivement au tri des matériaux ramenés par les hommes. Souvent originaires de la campagne, elles y font des allers-retours en fonction des récoltes. Elles gagnent peu mais leurs revenus constituent un appoint à l'économie familiale et leur permettent de survivre lorsqu'elles sont seules. Les entretiens et prises de vue avec ces femmes ont été faciles à réaliser et riches d'informations : il y a de leur part une très forte demande de reconnaissance de leur place dans la société urbaine, de leur rôle dans l'économie du recyclage et en faveur de l'environnement.

Casablanca, Maroc, mai 2016, photo Pascal Garret, terrain réalisé avec Bénédicte Florin

LA NISE EN IMAGE DU REBUT MATIÈRES, CORP (U)S ET PRATIQUES AUTOUR DES DÉCHETS

Une exposition de photographies proposée par Sociétés Urbaines et Déchets et l'Agence Française de Développement

Sociétés Urbaines et Déchets :

Le réseau de recherche Sociétés Urbaines et Déchets (SUD) s'inscrit dans le champ des sciences sociales et s'intéresse aux déchets en tant que révélateurs de dynamiques plus larges touchant les sociétés urbaines. SUD rassemble des chercheurs de nationalités différentes, de disciplines multiples, d'institutions diverses qui travaillent sur des terrains très variés, situés dans le monde entier.

Le réseau SUD a notamment publié l'ouvrage Sociétés urbaines et déchets. Éclairages internationaux (PUFR, Tours, 2015).

Pour en savoir plus : https://sud.hypotheses.org/



L'Agence Française de Développement :

Institution financière publique et solidaire, l'AFD est l'acteur central de la politique de développement de la France. Elle s'engage sur des projets qui ont pour but d'améliorer le quotidien des populations, dans les pays en développement, émergents et l'Outre-mer. Intervenant dans de nombreux secteurs (énergie, santé, biodiversité, eau, numérique, formation), l'action de l'AFD s'inscrit pleinement dans le cadre des objectifs de développement durable (ODD). Présente dans 109 pays via un réseau de 85 agences, l'AFD accompagne aujourd'hui plus de 3500 projets de développement.

Pour en savoir plus : https://www.afd.fr/fr



Remerciements:

La première version de cette exposition a été réalisée avec le soutien de la Maison des Sciences de l'Homme Val de Loire et du laboratoire CITERES (UMR 7324, Université de Tours).

Cette seconde version élargie a été réalisée avec le soutien financier de l'Agence Française de Développement que nous remercions, et notamment son chef de projets pédagogiques, Xavier Brusseau.

Les Docks Village qui accueillent cette expostion à Marseille en juillet 2018.

Le MuCEM et plus particulièrement Denis Chevalier, responsable du département Recherche et Enseignement.

L'expression "Les travailleurs des déchets" est de l'anthropologue Delphine Corteel et du sociologue Stéphane Le Lay que nous remercions ici également.

Mise en forme de l'exposition : Pascal Garret Graphisme: Philippe Timoner

Les auteur-e-s:

Claudia Cirelli a une formation en anthropologie et en géographie. Chercheure associée de l'UMR CITERES (Tours), elle s'intéresse aux effets socioterritoriaux de la mise en œuvre des politiques environnementales en Amérique Latine, notamment au Mexique, et en France. Elle a coordonné avec B. Florin l'ouvrage collectif Sociétés urbaines et déchets. Éclairages internationaux (PUFR, Tours, 2015).

Bénédicte Florin est géographe à l'Université de Tours. Elle travaille depuis dix ans sur les récupérateurs et recycleurs de déchets du Caire, d'Istanbul et de Casablanca ainsi que sur les ferrailleurs de l'agglomération parisienne.

Elle anime avec C. Cirelli, le carnet de recherche Sociétés Urbaines et Déchets (https://sud.hypotheses.org/).

Rémi de Bercegol est géographe au Centre National de la Recherche Scientifique (PRODIG, UMR 8586, Paris). Ses recherches portent sur l'urbanisation du monde et les transformations des villes du Sud, principalement observées à travers le filtre de leurs services essentiels (eau, assainissement, déchets, énergie) en Inde, au Kenya et en Tanzanie.

Pascal Garret, architecte et sociologue, pratique à titre indépendant la photographie dans le cadre de recherches en sciences sociales. Il a participé, entre autres, à la préparation de l'exposition "Vies d'ordures" qui a été présentée en 2017 à Marseille au MuCEM avec pour terrains les villes d'Istanbul et de Casablanca (http://www.bab-el-louk.org/).

Adeline Pierrat est géographe rattachée à l'Université du Mans et s'intéresse au recyclage des déchets dans les villes d'Afrique (Dakar, Addis Abeba, Antananarivo, Brazzaville). Elle est également responsable de projets en lien avec la gestion des déchets solides au sein de l'ONG Gret.

Mélanie Rateau est géographe-aménageur. Elle est actuellement doctorante à l'Université de Paris-Est (LATTS) où elle travaille sur les services urbains dans les pays du Sud et sur l'accès à l'électricité en Afrique. Elle a participé au projet ORVA2D "Organisation de la valorisation des déchets dans les Pays en Développement" de l'Université du Mans, financé par l'AFD.

Mikaëla Le Meur est anthropologue, doctorante à l'Université Libre de Bruxelles et titulaire d'un mandat d'aspirant au FNRS. Elle travaille sur la question des déchets plastiques et des filières globalisées du recyclage à partir du Vietnam. Elle est co-autrice de l'exposition "Matières plastiques : des vies sauvages" éditée par l'Institut de Recherche pour le Développement (2018).













